

Gisela PANKOW

Un "clin d'œil" sur son approche psychothérapeutique de la psychose

Article rédigé par le Docteur PUGET (avril 1979)

Le lundi 26 avril 1937, Guernica, centre de la tradition culturelle basque, célébrait avec toute la joie et l'entrain d'une fête païenne son marché au bétail hebdomadaire. Les églises étaient remplies de la cohue habituelle des fidèles adressant leurs prières au Tout-Puissance, qui assistaient aux cérémonies religieuses. Les vergers et les champs alentours n'étaient que scènes bucoliques et pastorales. Et c'est sur cette arcadie idyllique qu'ont été brutalement lancées toutes les horreurs d'une guerre atroce : durant trois heures un quart une puissante escadrille d'avions allemands n'a cessé de déverser bombes et projectiles incendiaires anéantissant l'ancienne capitale basque. De nombreux survivants civils s'enfuirent alors de Guernica transformée en un immense brasier.

La protection de soi que sous-entend cet exode constitue ainsi une réaction au danger qui menace la vie de l'être humain. Sur le plan de la survie il "migre" vers un ailleurs spatial où lui seront offertes les conditions sécurisantes d'une existence paisible tout en conservant la même identité. Mais pour celui auquel la possibilité d'une fuite est vaine ou inacceptable il reste parfois, comme le souligne Gisela PANKOW la faculté de "changer de peau". L'incroyable histoire du Réseau de l'Orchestre Rouge en donne la preuve.

A Berlin en 1941, "Rote Kapelle", l'Orchestre Rouge, c'est le nom donné par les Nazis au groupe des stations mystérieuses d'émetteurs.

L'Orchestre Rouge, c'est "Coro" et "Arwid" qui dirigent ce Réseau Berlinoise en liaison avec "Kent", Chef du Bureau de Bruxelles. Coro, qui joue le rôle de chef est capitaine dans la Lutwaffe - il a un poste au Ministère de l'air, au Forschungsamt créé par Goering - et s'appelle Harold Schulze-Boysen.

Arwid qui est le spécialiste économique de l'Orchestre Rouge occupe le poste de directeur au Ministère du Reich pour l'économie et le ravitaillement - Il se nomme Herr Doktor Harnack. Quant à Kent, alias Dupuis, alias le brun, alias Jean Morel ou Alfonse de Barientos, il s'appelle en réalité Victor Sukulow. Commandant tous trois à une centaine d'agents, ils vont pendant près de trois ans transmettre à Moscou d'incalculables informations relatives au Régime Nazi.

En prenant l'exemple du Réseau de l'Orchestre Rouge, nous saisissons cette capacité que possède le sujet sain, menacé dans son existence, d'échapper à une situation extrême en "changeant de peau" tout en gardant cependant accès au monde du désir. Si l'on a assez de santé psychique, nous dit Gisela PANKOW, c'est-à-dire si l'on supporte de changer de "contenant" tout en gardant son "contenu" propre, tout se passera bien. Le "clivage forcé" est réversible.

L'épigraphe "Je est un autre", empruntée à RIMBAUD n'y trouve pas ici sa justification ; chaque membre du Réseau demeure lui-même avec un contenu inébranlable tout en changeant de "contenant"....

C'est dans ce contexte que je voudrais présenter un deuxième exemple de "clivage réversible", emprunté au roman de Julien GREEN : "Si j'étais vous". Dominé tout au long de sa vie par la hantise de la mort, tout s'y passe, pour l'auteur, comme si chacun se trouvait posté au centre de l'intolérable dans un monde implacablement condamné. C'est en définitive l'angoisse, la double angoisse de ne pouvoir échapper ni à son destin particulier, ni à la dure nécessité de la mort, et de se trouver seul dans un univers incompréhensible qui constitue cette menace intérieure permanente auquel Julien GREEN va tenter d'échapper en créant Fabien Especel, principal personnage de son roman, qui peut changer d'identité contre celle qu'il lui convient d'élire.

Par trois fois le héros de Julien GREEN "changera de peau" en devenant tour à tour Monsieur Poujars, Paul Esmenard et enfin Emmanuel Fruges ; mais malgré ce, Fabien demeure lui-même - ni la chair ni la magie ne le libère de son être. Cette œuvre révèle admirablement bien qu'au-delà des différents contenants épisodiquement "assimilés", le contenu reste et demeure inébranlable. Nul n'en est plus convaincu que Julien GREEN et le jeu douloureux auquel il se livre dans "Si j'étais vous" se révèle comme une ultime tentative de ce qui, en lui, résiste encore à ses plus fermes convictions.

Ces deux exemples différents qui révèlent un clivage réversible entre un contenant "assimilé" et un contenu inébranlable témoignent de la possibilité octroyée au sujet sain de s'ouvrir parfois à une autre manière d'être.

« Si l'on jouit d'une solide santé, on peut "changer de peau" tout en gardant accès au monde de l'avoir, c'est-à-dire au monde du désir qui implique les objets libidinaux »

Gisela PANKOW - 1978

Sans une telle possibilité de s'ouvrir à une autre manière d'être, d'accéder à un autre mode d'existence, l'existence humaine ne serait pas supportable. Mais, ajoute Gisela PANKOW *« pour le schizophrène "changer de peau" veut dire : entrer dans une autre manière d'être. d'où très souvent, sans une aide médicale on ne revient pas. Ainsi le "changement de peau entraîne-t-il un changement radical dans l'espace vécu de l'être »*.

Poète et surréaliste, cinquante deux ans durant, Antonin ARTAUD qui souffrit et mourut d'une maladie mentale fut un douloureux, un errant de la pensée et du corps, offrant dans ses œuvres des exemples saisissants de cette *"difficulté d'être en esprit et d'être en corps"*. Sa poésie est Expérience de Ne pas Etre : expérience du vide et du Néant, expérience du déchirement de la vie, qui comme un tissu s'ouvre en croix... Cinquante deux ans, il vivra ce noyau de Vide au centre de son être, ce noyau de mort au centre de son corps, nous livrant ainsi cette "dissociation" du corps vécu où conduit la tragédie de la psychose.

« J'ignore ce que c'est que les choses, j'ignore tout état humain, rien du monde ne tourne pour moi, ne tourne en moi. Je souffre affreusement de la vie. Il n'y a pas d'état que je puisse atteindre. Et très certainement je suis mort depuis longtemps, je suis déjà suicidé. (...) Je ne sens pas l'appétit de la mort, je sens l'appétit de Ne pas Etre ».

Le mal "*en être-esprit*" d'Antonin ARTAUD trouve sa saisie, son incarnation dans le mal d'être-corps : l'éclatement de l'esprit s'incarne alors dans le corps devenu cadavre, tumulus de chair. Il vivra désormais cette expérience intérieure de l'Homme qui a perdu "*son corps de chair molle*", la poursuivant et l'exprimant jusqu'à sa mort à travers la poésie et le théâtre au prix du délire des images, au prix de la folie.

*"L'espace
le temps
l'être
le non-être
le moi
le pas moi ;
il y a quelque chose
qui est quelque chose
et que je sens à ce que ça
veut SORTIR
la présence de ma
douleur de corps.... »*

"Être" - "Non-être" - "Exister" ? Rien de plus brefs que ces mots. Rien de plus expressifs aussi. Ils n'auraient même pas besoin d'être prononcé tant la présence effective d'autrui face à nous "affirme" inévitablement son existence. Penser autrui comme existant, c'est se penser alors soi-même comme le percevant en tant que tel. Mais qu'en est-il au juste de cette perception ?

En d'autres termes, l'existence du tiers que nous côtoyons signifie-t-elle vraiment ce qu'elle prétend ? car exister ce n'est pas seulement être, mais être là, être en situation dans des rapports déterminés avec le monde et avec d'autres êtres. Tout "l'être" de l'homme c'est, suivant la formule de HEIDEGGER, "*d'être dans le monde*", et nous sommes dans le monde par le corps, non pas uniquement le corps physique qui existe concrètement mais aussi le "*corps vécu*", comme le souligne Simone DE BEAUVOIR, et le "*corps habité, condition de notre être au monde*" comme le précise Gisela PANKOW.

Comprenons alors que la problématique ici désignée dans l'esprit d'une phénoménologie existentielle, engage "l'être" de l'homme dans son rapport au monde, rapport inhérent au corps. Corps comme volume dans l'espace et espace occupé par le corps. L'espace corporel s'instaure et se signifie privilégiant dès lors le statut de la forme avec sa frontière de démarcation, sa limite entre un "dehors" et un "dedans". Cette bi-polarité du "dehors" et du "dedans" dévoilent des structures spatiales, espace du corps et espace extérieur, qui définissent des modalités "d'être au monde" et d'habiter.

On se souviendra à cet effet de la question posée par Gisela PANKOW (dans *l'Homme et sa Psychose*) : « *Comment le malade mental habite-t-il son corps ? (...) comment éprouve-t-il cet état d'être dans le monde* ». Plus loin, elle notera à propos d'un cas de psychothérapie analytique chez une femme de 30 ans :

« (...) *Le "dedans" devient donc le "dehors". Il en résulte une cassure caractéristique de l'expérience psychotique du monde. Dans mes travaux, j'ai employé le mot SPALTUNG, "dissociation" pour désigner cette cassure dans l'image du corps* ».

Pour Gisela PANKOW en effet, le concept de dissociation ou SPALTUNG ne saurait se comprendre à partir d'une théorie dogmatique de la psychose mais doit être reformulé, avant tout au niveau de l'image du corps.

« *Par le terme de dissociation je définis la destruction de l'image du corps telle que ses parties perdent leur lien avec le tout pour réapparaître dans le monde extérieur. C'est cette absence de lien entre le dedans et le dehors qui caractérise la schizophrénie ; il n'y a pas de chaînes d'association permettant de retrouver le lien entre les débris de tels mondes détruits. (...) Si le malade peut, grâce à l'intervention thérapeutique, rétablir l'unité du corps détruit, il peut apprendre à l'HABITER. Tout notre effort visera à réunifier ce dynamisme du corps, de façon à ce que celui-ci, se saisissant comme désir, retrouve son image et entre dans le domaine du temps* ».

Gisela PANKOW

Ce que nous dit Pierre FEDIDA dans son article "L'anatomie dans la Psychanalyse" semblerait rejoindre cette position :

« *C'est dans l'esprit d'une phénoménologie ou selon l'intuition existentielle d'un Soi Corporel que l'on vient si souvent à parler de morcellement, de désintégration, de déstructuration chez le psychotique. Mais loin d'être interprétatives - au sens analytique du terme - ces notions relèvent d'une psychopathologie descriptive privilégiant le statut de la forme sur celui du sens* ».

La référence phénoménologique est de fait ici primordiale et les concepts théoriques avancés par Gisela PANKOW gagnent à se concevoir alors comme relevant d'une conception dynamique de la forme (Gestalt). Dans ces conditions, on conçoit tout-à-fait qu'une connaissance approfondie de la psychanalyse freudienne articulée à une approche de la philosophie de l'existence l'ait conduite à caractériser sa méthode de travail analytique comme une "*structuration dynamique de l'image du corps*", méthode que nous tenterons de reprendre dans le chapitre II pour ne pas en déformer le sens.

Ce sont en effet les hypothèses de travail avancées par Gisela PANKOW dans "l'Homme et sa Psychose" et "Structure Familiale et Psychose" qui présideront à toute l'orientation de la théorie exposée dans ce texte.

A quoi répond cette tentative ? En quoi la méthode de Gisela PANKOW nous intéresse-t-elle ? Et pourquoi au juste une méthode, serions-tentés de dire ?

Le développement de la psychothérapie, lié aux progrès des connaissances psychanalytiques a ouvert la voie à une inflation de travaux relatifs à la prise en charge des psychoses. Les techniques décrites, les principes théoriques dégagés suscitent des formes d'allégeance et de soumission qui maintiennent souvent captif le thérapeute, pris dans son avidité de repérages théorico-techniques standards. La théorie dans ce cas serait à entendre comme un système de défense destiné inévitablement à sécuriser le thérapeute confronté à la psychose, recherchant face à son malaise une méthode thérapeutique miracle "toute cuite et mâchée à l'avance". Pire encore, et nous citons François ROUSTANG *"Se soumettre à la théorie d'un autre déjà constituée en la faisant sienne, c'est couler sa propre fantasmatisation dans une rationalité ou rationalisation qui correspond aux fantasmes et désirs d'un autre ou à d'autres fantasmes et désirs que les siens, c'est donc ignorer les siens et les refouler (...)"*

Une adhésion inconditionnelle à la théorie d'un autre déployée scolairement dans la pratique duelle, c'est redouter de penser par ses fantasmes et « *imposer à la cure des formulations, des idées directrices non soutenues par son propre désir* », comme le souligne François ROUSTANG.

Mais à fonctionner sans l'index d'un appareil théorique serait ramener inévitablement la direction de la cure au pouvoir personnel d'une sorte de "shaman" affublé du "label de psy" dont l'art obscur consisterait en un "grattage mystérieux de l'inconscient".

... A moins que l'on ne sombre dans l'expérience clairvoyante d'un prophète dont la doctrine secrète serait minutieusement appliquée à vouloir pénétrer au cœur même... de ce qui lui échappe.

Que reste-t-il alors ? On ne peut fonctionner sans support théorique dans la pratique psychothérapique. Mais d'autre part le risque est celui d'être pris et de rester prisonnier d'une fascination sécurisante qu'exerce somme toute la (ou une) théorie des psychoses sur le psychothérapeute ; et quand bien même il n'en serait pas ainsi, comme le note Pierre FEDIDA « *les pré-supposés théoriques acquis à l'école des traités et des institutions sont de bien fragiles charpentes que le psychotique ne manque pas d'ébranler, de rendre contradictoires, de mettre en défaut* ».

Ces considérations sont propres à confirmer largement les difficultés inhérentes à l'application "d'un dispositif" technique dans la psychothérapie des psychoses. Peut-être pourrions-nous alors trouver une ébauche de réponse dans ce que souligne Harold SEARLES dans "L'effort pour rendre l'autre fou" :

« *"Le psychothérapeute de psychotiques découvre bien vite au contact du malade qu'il a souvent pour seules ressources son analyse personnelle et l'étoffe toujours incertaine de ses qualités humaines individuelles* ».

A cela nous serions tentés d'ajouter que le psychothérapeute, sans renoncer à la théorie à laquelle il doit se référer sans s'y aliéner au point d'en être captif, doit s'autoriser aussi et surtout que, de lui-même.

En quoi les travaux de Gisela PANKOW nous intéressent-ils ? Uniquement pour des raisons de méthode. Mme PANKOW élabore ses concepts théoriques à partir de ce qui s'effectue entre le patient et son psychothérapeute en se plaçant à l'intérieur même de la psychose, en empruntant "la voie du dedans" qui ouvre le monde de la psychose dans sa plénitude. Cet accès à l'expérience psychotique, cette entrée dans le monde de communication psychotique se fait en dirigeant l'expérience sur la voie de l'expression verbale, mais « *lorsque la parole apparaît qui lie ensemble médecin et malade, cette parole signifie-t-elle ce qu'elle prétend ? En d'autres termes, ajoute-t-elle, savons-nous ce qui se passe dans la psychothérapie d'une psychose ? La pierre que nous jetons dans le gouffre suscite-t-elle toujours un écho ? et l'écho que nous entendons correspond-il à la parole exprimée ? Très souvent nous restons dans le vide. Il faut alors pousser la recherche dans une autre direction* ». (1963)

Psychanalyser, si du moins ce terme conserve ici son sens exact, ce n'est pas donc remettre en mouvement, comme le précise Jean LAPLANGHE, selon Mme PANKOW, une dynamique figée dans un symptôme, ce n'est pas mobiliser des liens inconscients en cheminant le long des chaînes associatives refoulées mais toujours existantes, c'est véritablement tenter d'apporter de l'extérieur la dynamique dans ce qui est figé, la dialectique dans ce qui est hétérogénéité fondamentale, le lien structural dans ce qui se caractérise non comme structure pathologique mais comme déstructuration radicale.

"Il ne s'agit pas de remettre en ordre, mais de tenter de greffer ce qui semble n'être jamais venu à l'être".

Pour y parvenir le modelage principalement ou le dessin seront utilisés comme médiateur. Dans chaque dessin ou chaque modelage « *c'est une manière d'être qui permet au malade ainsi d'entrer en communication avec le médecin, le modelage (ou le dessin) exprime une coprésence avec le médecin, cette co-présence est liée au corps parce que le corps en tant que corps habité est la condition de notre être dans le monde* ». (1963) C'est peut-être entendre alors par là ce qu'il peut en être d'une recherche dans "cette autre direction" que précisait l'auteur.

En s'exprimant à partir du modelage, le patient se retrouve. Le schizophrène a besoin en effet de se retrouver, d'abord dans l'espace où il ne peut plus se situer comme corps et où il devra refaire l'image de son corps dissocié puis accepter de se sentir un être limité et unissexué. Ensuite seulement il retrouvera le temps de son histoire et le pouvoir de la vivre. Ce processus de réintégration personnelle constitue proprement la psychothérapie psychanalytique que nous tenterons d'aborder dans ce travail.

Ce n'est que *"lorsque la dissociation dans le monde spatial est réparée, que le malade peut entrer dans son histoire et peut alors, éventuellement, entreprendre une psychanalyse selon la méthode classique qui implique une ouverture de la dimension historique de l'existence"*.

De 1979 à 2007: un cheminement : le mien car je ne m'en suis pas tenu à cette thèse... riche de cette expérience, je voudrais faire valoir que cette lecture est, malgré ce, insuffisante.

En mars 2008, lors de mon exposé "Signifiant et Jouissance dans la Psychose" dans le cadre de travail de "L'Espace Clinique Montpellier-Méditerranée", je reprendrai ainsi la question du corps dans la psychose pour argumenter sur "Le Collapsus du signifiant et de la Jouissance".

En 2002, Colette SOLER disait : "Certains cliniciens, vous le savez, en ont conclu que les schizophrènes manquaient d'images. Par exemple G. PANKOW considère qu'il faut fabriquer une image au schizophrène. Ce n'est pas forcément notre orientation mais on voit la logique de la chose..." (L'en-corps du sujet).